

STRASBOURG 2018

11^e ÉDITION DU FESTIVAL EUROPÉEN DU FILM FANTASTIQUE

Plus de soixante longs-métrages, 15 000 spectateurs, des séances événementielles, des concerts, des expositions, des conférences, des masterclass, des nuits thématiques et le grand retour de la zombie walk... Une fois de plus, Strasbourg s'est muée du 14 au 23 septembre dernier en capitale européenne du Fantastique sous toutes ses formes.



Ci-dessus : Interrompue les années précédentes, la zombie walk de Strasbourg est revenue en grande force, sollicitant l'imagination et le talent de nombreux morts-vivants en herbe !

Ci-contre : Invité d'honneur de cette onzième édition, John Landis s'est mêlé joyeusement aux hordes de zombies envahissant les rues de Strasbourg.



John Landis.



Cutterhead

À dte : Premier film de Rasmus Kloster Bro, *Cutterhead* a remporté cette année l'Octopus d'Or et le Prix du Public.

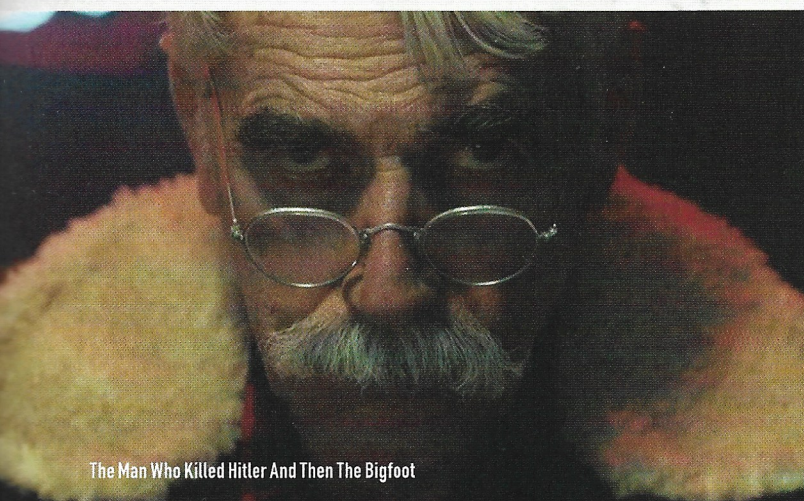
L'année dernière, le Festival fêtait ses dix ans d'existence et regorgeait d'inventivité pour séduire les fantasticophiles les plus exigeants. Était-il possible d'aller encore plus loin ? Les organisateurs de cette manifestation incontournable le prouvent en créant de nouveaux événements inédits et particulièrement audacieux. Comment qualifier autrement la projection de *L'Exorciste* dans une église par exemple ? Cette grande première mondiale n'est qu'une des innombrables initiatives imaginées pour que la capitale alsacienne se pare de toutes les couleurs de l'horreur, de la fantasy et de la science-fiction. Pour célébrer le retour tant attendu de la zombie walk – interrompue les années précédentes pour des raisons de sécurité – comment rêver meilleur invité d'honneur que John Landis, l'homme qui transforma Michael Jackson en mort-vivant dans *"Thriller"*, le plus grand clip musical de tous les temps ? Mis à l'honneur à l'occasion d'une rétrospective de ses films les plus fameux, d'une projection des *Blues Brothers* en mode drive-in et d'une masterclass gorgée d'anecdotes surprenantes, le réalisateur du *Loup-Garou de Londres* illumina de sa présence magnétique les premiers jours du festival. D'autres cinéastes prestigieux l'épaulèrent, notamment les trois membres du jury de la compétition internationale des films fantastiques : Harry Kümel (*Les Lèvres rouges*, *Malpertuis*), Martin Koolhoven (*Winter in Wartime*, *Brimstone*) et Anurag Kashyap (*The Mumbai Murders* – voir entretien dans ce numéro). Leur tâche délicate consista à départager treize longs-métrages explorant toutes les facettes du genre.

Le grand vainqueur de la compétition fut *Cutterhead* du jeune réalisateur danois Rasmus Kloster Bro. À la fois récipiendaire de l'Octopus d'Or (récompense suprême décernée par le jury) et du Prix du public, ce "film-catastrophe intimiste" est d'autant plus remarquable que ses moyens sont extrêmement limités et que

son instigateur fait ici ses premiers pas derrière la caméra. Le postulat est réduit à sa plus simple expression. Une journaliste (Christine Sonderris) se mêle à une équipe de techniciens œuvrant sur une tête de forage pour les photographier et recueillir leurs impressions. Pour y parvenir, elle doit entrer en immersion avec cette équipe exclusivement masculine et plonger dans les entrailles de la Terre. Tout se passe bien jusqu'à ce qu'un accident imprévu l'enferme dans un sas de décompression avec deux ouvriers. *Cutterhead* puise sa force dans l'extrême réalisme de son approche, non seulement du point de vue de sa mise en scène (le spectateur ressent presque physiquement la claustrophobie, le vertige, la peur panique, l'inconfort extrême de la décompression) mais aussi des réactions de ses personnages. Le manichéisme et l'héroïsme n'ont pas leur place dans ce récit minimaliste où les instincts les plus primaires s'éveillent alors que la survie ne tient plus qu'à un fil. Le film s'apprécie au maximum de son potentiel dans une salle pleine de spectateurs, car, ainsi que nous l'expliquait Rasmus Kloster Bro, "il a été conçu comme une expérience collective". Tout le monde retient son souffle en même temps, cale sa respiration sur celle de l'héroïne, essayant collectivement de percer l'obscurité du regard pour savoir ce qu'elle cache. La magie du cinéma opère alors dans toute sa splendeur. Savoir que cette descente aux enfers ultra-réaliste a été en réalité filmée sur un minuscule site en construction à deux pas de la maison du réalisateur ne rend son visionnage que plus fascinant.

UN COUP DE CŒUR INATTENDU

C'est un cinéaste beaucoup plus expérimenté, en l'occurrence Lars Von Trier, qui fut récompensé par le Méliès d'Argent pour son sulfureux *The House That Jack Built*.



Le Jury a également tenu à décerner une Mention Spéciale à **Prospect** de Zeek Earl et Chris Caldwell, seul film de la compétition à plonger de plain pied dans la science-fiction pure et dure. Au départ, *Prospect* était un court-métrage financé en partie par une campagne Kickstarter. Ce récit de 13 minutes, réalisé en 2014 avec les moyens du bord, suivait les pas d'un père et de sa fille envoyés sur une lointaine planète pour y explorer ses ressources et soudain confrontés à un bandit armé. Réussite indéniable du point de vue de sa mise en scène, de son esthétique et de son jeu d'acteurs volontairement sobre, *Prospect* est devenu quatre ans plus tard un long-métrage plus ambitieux, prolongeant les thématiques de son modèle court, intégrant de nouvelles péripéties et d'autres personnages aux intentions ambiguës. Seul visage familier du casting, Pedro Pascal (*"Games of Throne"*) reprend le rôle du bandit tandis que le père et la fille sont respectivement incarnés par Jay Duplas et Sophie Thatcher. Le film est une merveille plastique, muant une simple forêt en paysage extraterrestre et s'ornant d'une série d'effets visuels de premier ordre. La Mention Spéciale lui revenait en toute légitimité.

Autre compétition-phare du festival, la sélection "crossover" vise à primer des films à la lisière du genre fantastique. Le Jury, composé de Anne-Claire Cieutat, Mike Hostench et Christine Poret, a décerné son Grand Prix à **Xiao Mei** de Maren Hwang et sa Mention Spéciale à **The Pig** de Mani Haghihi. Le premier, venu de Taiwan, recueille sous forme d'une narration morcelée et complexe le témoignage de neuf personnes s'efforçant de comprendre la mystérieuse disparition d'une jeune femme à Taïpei. Le second, originaire d'Iran, raconte la mésaventure d'un réalisateur en disgrâce incarné par Hasan Majuni qui se retrouve confronté aux exactions d'un tueur en série adepte de la décapitation dans les rues de Téhéran. Ces deux œuvres atypiques témoignent de la vivacité d'un cinéma fantastique – ou "para-fantastique" – déconnecté des canons habituels du genre et venu des quatre coins du monde. On pourrait en dire autant de **O Clube dos Canibais** de Guto Parente, violente satire de la société brésilienne qui reprend de manière frontale l'allégorie du *Society* de Brian Yuzna pour montrer comment les riches se nourrissent des pauvres. Anthropophagie, meurtres sanglants, nudité frontale et humour noir sont au menu de cette parabole sociale sans concession.

Mais notre coup de cœur, dans cette sélection, est sans conteste l'inclassable **The Man Who Killed Hitler And Then The Bigfoot**. Sous ce titre digne d'une aventure pulp débridée, le réalisateur Robert Krzykowski cache une perle rare, un film incroyablement sensible et émouvant nous interrogeant sur le véritable statut des héros une fois qu'ils ont terminé leurs exploits pour retrouver une vie quotidienne banale. Influencé autant par Hal Ashby et Robert Altman que par le peintre Norman Rockwell, le réalisateur compose un drame réaliste ancré dans un contexte palpable et tangible. Du coup, le spectateur croit sans entrave à cet attentat réussi contre le Führer en pleine Seconde Guerre mondiale et encore plus à ce Bigfoot malade (magnifique création de l'atelier d'effets spéciaux Spectral Motion) traité comme une créature bien réelle, inscrite dans son environnement sauvage naturel, partie intégrante de la forêt qu'elle habite se muant en créature redoutable lorsqu'elle se sent menacée. Dans le rôle de Calvin Barr, ancien héros de guerre désabusé sommé de reprendre du service, Sam Elliott excelle, la force tranquille de sa prestation emportant l'adhésion dès les premières secondes du métrage. Épaulé par des coproducteurs prestigieux (le génie des effets spéciaux Douglas Trumbull, le réalisateur Lucky McKee, le scénariste John Sayles), Robert Krzykowski utilise le prisme de l'uchronie et du fantastique pour parler sans fard des affres de la vieillesse, des regrets d'une histoire d'amour brisée par la guerre, du lien profond mais empli de pudeur qui soude deux frères confrontés à l'adversité. *L'homme qui tua Hitler puis le Bigfoot* n'est donc pas l'histoire d'un Indiana Jones fantaisiste mais celle d'un vieil homme mélancolique répugnant à recourir à la violence et à bouleverser la Nature. Pour couronner le tout, le film bénéficie d'une très belle partition de Joe Kraemer, de décors naturels magnifiques et d'excellents effets visuels "à l'ancienne". Ce premier long-métrage particulièrement prometteur est assurément un coup de maître.

SÉANCES TRÈS SPÉCIALES

Les fameuses "séances de minuit" du Festival offriront leur lot de frissons nocturnes. Ce fut l'occasion de découvrir le film à sketches **Nightmare Cinema** concocté conjointement par Alejandro Brugués, Joe Dante, Ryhwei Kitamura, David Slade et

En haut : L'ambitieux court-métrage **Prospect** de Zeek Earl et Chris Caldwell s'est mué en très beau long-métrage de science-fiction, récipiendaire d'une Mention Spéciale décernée par le jury.

Ci-dessus (gche) : Le superbe et inclassable **The Man Who Killed Hitler And Then The Bigfoot** raconte les exploits d'un vieil homme désabusé, ancien héros de guerre confronté à un abominable homme des bois.

À dte : **Xiao Mei** de Maren Hwang a remporté le Grand Prix de la mention «crossover», dédiée aux films à la lisière du genre fantastique.



En haut (gche) : «This Way to Egress», le sketch réalisé par David Slade pour l'anthologie *Nightmare Cinema*, nous emmène aux confins de la terreur et de la paranoïa.

À dte : Pour la première fois depuis sa sortie, *L'Exorciste* de William Friedkin fut projeté sur grand écran dans une église bondée ! Frissons assurés...

Ci-dessus : Le Festival proposait cette année une compétition de longs-métrages d'animation. Tous les styles y étaient représentés, comme la parodie joyeusement délirante *Chuck Steel: Night of the Trampies* ou le très poétique conte japonais *Mirai ma petite sœur*.

Mick Garriss (voir entretien dans ce numéro). Ce dernier, grand ordonnateur de cette anthologie horrifique, nous a fait l'honneur de sa présence, aux côtés de la charmante scénariste mexicaine Sandra Becerril. À mi-chemin entre les productions Amicus des années 70, *Les Contes de la Crypte* et *Creepshow*, *Nightmare Cinema* plonge cinq personnes dans un cinéma hanté qui projette sur grand écran l'histoire de leur mort. Dans la cabine de projection, nous retrouvons rien moins que Mickey Rourke, sorte de gardien de la crypte énigmatique et cynique. Chacun des sketches porte indubitablement l'empreinte de son réalisateur et explore un sous-genre bien particulier de l'horreur. Ainsi, si le segment d'Alejandro Brugués prend les allures d'une parodie de slasher des années 80 (on se croirait presque dans *La Cité de la Peur* !) pour virer à la science-fiction débridée, celui de Joe Dante transforme une banale opération de chirurgie esthétique en descente aux enfers, tandis que Ryhwei Kitamura revisite *L'Exorciste* dans une institution religieuse où les enfants se transforment en monstres et participent à un délirant massacre gorgé de sang. Le sketch de David Slade est sans conteste le plus effrayant des cinq, racontant l'altération des perceptions d'une femme en proie à une sorte de folie, quelque part à mi-chemin entre les récits de HP Lovecraft et les scènes de terreur viscérales de *L'Échelle de Jacob*. Quant à Mick Garriss, il dirige non seulement le fil rouge reliant chaque histoire mais aussi l'ultime récit, mêlant en un troublant cocktail la peur et l'émotion au sein d'un hôpital dans lequel errent des fantômes tourmentés et un tueur sans pitié. Certes, un tel exercice de style est souvent inégal, mais comment ne pas saluer une aussi réjouissante initiative ?



D'excellentes surprises nous attendaient également du côté des "séances spéciales", notamment le documentaire *Friedkin Uncut* de Francesco Zippel qui, loin de la paresse cinématographique des récents films consacrés à Brian de Palma, Paul Verhoeven ou Steven Spielberg, ne se laisse pas dépasser par son sujet. Non content de laisser le réalisateur de *L'Exorciste* et *French Connection* se livrer sans fard, avec sa gouaille habituelle, Zippel opte pour des choix d'écriture et de mise en scène audacieux, brisant souvent la chronologie traditionnelle pour chercher une approche plutôt thématique, mêlant les images d'interview avec plusieurs prises de parole du réalisateur lors de ses invitations dans des festivals du monde entier (y compris celui de Strasbourg), insérant dans son montage des images d'archive résituant les films dans leur contexte, voire des images allégoriques spécialement tournées pour l'occasion. Et ce qui ne gâche rien, un casting haut de gamme participe au film, de Francis Ford Coppola à Quentin Tarantino en passant par Willem Dafoe, William Petersen, Ellen Burstyn, Matthew McConaughey, Walter Hill, Edgar Wright, Philip Kaufman, Juno Temple... et même Fritz Lang à travers des extraits du documentaire que Friedkin lui consacra en début de carrière.

UN FESTIVAL TRÈS ANIMÉ

Pour la première fois depuis sa création, le Festival accueillait cette année une compétition de longs-métrages d'animation, augmentant ainsi de manière substantielle le nombre de projections et la visibilité d'œuvres fantastiques issues de cinématographies peu connues. Tous azimuts cohabitaient ainsi une parodie en stop-motion des films d'action des années 80 (*Chuck Steel: Night of the Trampies*), la relecture futuriste et alternative d'un fameux conte de fées (*Cinderella the Cat*), les mésaventures interplanétaires d'une célèbre chienne russe (*Laika*), plusieurs paraboles sociales dressant des portraits sans fard d'un monde en guerre (*The Tower, Another Day of Life, Chris the Swiss*) ou encore l'odyssée fantastique d'une petite fille japonaise (*Mirai, ma petite sœur*). L'animation s'invitait aussi dans les compétitions de courts-métrages et dans celle des jeux vidéo, plus à l'honneur que jamais cette année avec l'organisation d'une nuit "Survival Horror Night", une rétrospective "Retrogaming", une exposition cyberpunk mettant à l'honneur l'artiste Yann Minh et un espace dédié à la réalité virtuelle.

Les mélomanes ne furent pas en reste avec un ambitieux concert de musique de film donné par le No Limit Orchestra dans l'église Saint Thomas. Sous le haut plafond du vénérable édifice, cet orchestre d'harmonie (constitué d'un ensemble de bois, de cuivres et de percussions) revisita sans recours aux cordes (ce qui est une gageure) de grands classiques incontournables, de *Star Wars* à *Indiana Jones* en passant par *Conan* et *L'Étrange Noël de Monsieur Jack*, mais aussi quelques perles plus rares comme *Appolo 13* ou *Jason et les Argonautes*. Les talentueux musiciens préparent d'ores et déjà le concert de l'année prochaine. Nous serons bien sûr aux premières loges.

Gilles PENSO